

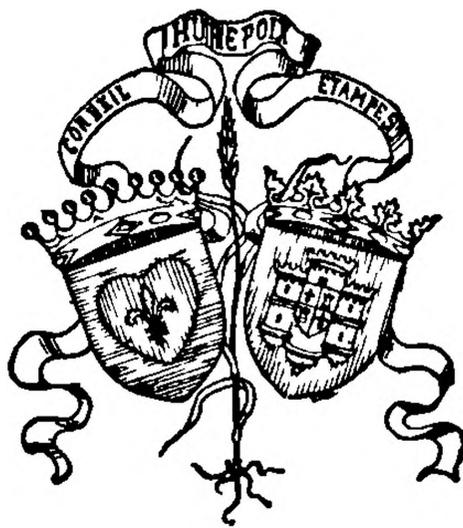
BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE  
DE CORBEIL  
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

4<sup>e</sup> Année — 1898

---

1<sup>re</sup> LIVRAISON

---



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—  
1898

# LE JOURNAL

## D'UN BOURGEOIS DE CORBEIL

En visitant un fort lot de vieux papiers, nous y avons rencontré des pages, écrites par un habitant de Corbeil, vers 1740. C'est une sorte de journal dans lequel l'écrivain anonyme a consigné les événements plus ou moins importants dont il est le témoin. L'auteur, un homme du peuple très probablement, s'occupe surtout des variations atmosphériques, des gelées, des récoltes, du prix des vivres, des inondations, des travaux entrepris dans le pays, etc.

Malheureusement ce journal est incomplet; nous n'en possédons que des fragments, des feuilles détachées qui ne se suivent pas toujours et qui sont dépourvues de pagination; nous n'avons même ni le commencement ni la fin, mais tels qu'ils sont et malgré leurs lacunes, ces fragments sont encore intéressants parce qu'ils nous montrent la vie que menaient autrefois nos pères dans notre bon pays de Corbeil et aussi les épreuves qui venaient les atteindre. C'est pourquoi nous avons tenu à reproduire ce journal dans notre bulletin afin de le sauver de l'oubli. On y rencontre en effet des renseignements et des détails qui ne se trouvent pas ailleurs et qu'il y a intérêt à conserver. Si ce document avait été complet, peut-être aurions-nous appris le nom de l'auteur, mais tel qu'il est il est anonyme et c'est par cette raison que nous l'avons intitulé : *Le Journal d'un bourgeois de Corbeil*. Le style est celui de l'époque où il a été écrit, très compréhensible cependant; l'orthographe laisse beaucoup à désirer (les lettrés étaient rares en ce temps), mais, autant que possible, nous avons respecté l'un et l'autre, afin de ne pas enlever à ces documents rétrospectifs cette couleur particulière de l'époque, qui ajoute encore à l'authenticité du récit.

A. D.

## JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE CORBEIL

En 1739 on commençoit à ne plus se sentir des fureurs de Bellonne, quoy que cependant les vivres estoient toujours très chères et principalement le pain, qui valloit jusqu'à trois sols et demy la livre, l'automne estant venu, on espéroit recueillir des bons vins, mais les pluyes estant venu très fréquentes on fit de très faibles vins, ce qui ne laissa pas de chagriner les vigneron des environs de Corbeil ; l'hyver ne nous paroissoit pas des plus rudes au commencement, on croyoit que les astres avoient changé leurs cours et que les saisons avoient permuté ensemble, de sorte qu'à la Toussaint on eut dit estre dans le cœur du printemps.

1740

Ce ne fut pas tout, car, comme disoient les bonnes gens du temps passé que l'hyver est bon compagnon, que s'il ne vient tôt il vient tard ; en effet le 6<sup>me</sup> janvier 1740, jour des Rois, il survint une gelée si grande, causé par un froid sy cuisant que le mesme soir il estoit presque impossible de metre le nez à la porte sans estre transy, ce froid fust si violent que le 8<sup>me</sup> la rivière fut couverte de glace et elle fut prise le 10<sup>me</sup> jusqu'au 14<sup>me</sup> qu'elle débasclat par la raison d'un bouillon d'eau qui survint, et cette débasacle ne dura qu'une heure et demy qui servit mesme de recharge. La Seine reprit donc le mesme jour 14<sup>me</sup> de janvier, à 4 heures et demy du soir et dura arrestée jusqu'au jour de l'annonciation (1) qui fut la grande débasacle, cependant ce n'estoit encore qu'un faux degelle, car nous avons eu huit fois de la glace sur la rivierre.

Les bleds eurent fort à souffrir puisque le froid est venu à deux degrez près de l'année 1709 ; à Pasques on ne voyoit point profiter les bleds, on croyoit mesme qu'ils estoient gelez en terre. On dit ordinairement que le mois d'avril ne s'en va jamais sans espi : cela ne fut pas de mesme cette année là, car à la my may il n'y en avoit pas encore, on croyoit qu'ils ne pouroient jamais venir à

(1) Le 25 mars.

maturité. Il tomboit tous les jours des pluyes continuelles, des neiges et frimats comme en plein cœur d'hyver, puisqu'il y eût un bon nombre de fermiers et laboureurs des environs qui se vinrent plaindre à MM. l'Abbé et chanoines de Saint Spire, dont estoient à la teste M. Garnier de Pourly, pour lors prévost de Corbeil et M. Petit procureur du Roy, accompagné d'un grand nombre d'habitans et de confrères, pour prier MM. les Chanoines de Saint Spire de vouloir bien faire des prières publiques pour implorer la miséricorde de Dieu, par l'intercession de Saint Spire et Saint-Leu. MM. les Chanoines accordèrent la demande qu'on leur fit; d'autre costé, Mgr l'Archevesque avoit ordonné à tous les prestres de réciter, dans le sacrifice de la messe, les oraisons pour la sérénité de l'air. On fit cette prière publique pendant l'espace de neuf jours, à sept heures du soir où on chantoit le répons : *Clamaverunt* avec un des pseumes de la pénitence avant le verset du dit répons, et tous les jours on changeoit de pseume, ensuite on chantoit *Domine non secundum, Sub tuum præsidium* et l'antienne de Saint Spire et Saint Leu. Cette prière se commença dans l'octave Saint Spire, pendant que les Châsses estoient descendues.

Il y eut plusieurs paroisses circonvoisines qui y vinrent en processions, quoy que cependant il y en vint tous les ans un bon nombre les jours des rogations, mais comme Mgr l'Archevesque avoit ordonné que les Curés fassent des processions extraordinaires et qu'ils visitent les églises les uns les autres, soit le matin ou l'après diné, c'est pourquoy l'église de Saint-Spire n'estoit point sans avoir quatre ou cinq processions à la fois soit le matin soit l'après diné.

Il faut croire que les prieres des habitans de Corbeil n'estoient pas des plus ferventes, puisque le temps ne changeoit pas. Cependant on ne laissa que de remonter les châsses le jour ordinaire, quoy que cependant il y avoit plusieurs laboureurs et grand nombre d'habitans qui avoient demandé que l'on retardat la remontée des châsses et que l'on fit une procession generale, telle qu'en l'année 1719; mais la crainte que l'on avoit d'alarmer le peuple des pays esloignés, qui auroient pu penser que tous les biens estoient perdus, ou à peu près dans nos cantons, ce qui auroit occasionné les fermiers et marchands de bled des pays un peu loin de vendre leurs bleds très chers, quoy qu'il estoit déjà à un prix fort élevé, puisque le bled se vendoit déjà 50 livres le septier; par

ces raisons on jugea plus a propos de recommencer une seconde neuvaine de priere publique, ce qui fut fait, et on vit les airs changés, la saison devint bien favorable, puisque les bleds vinrent à maturité à leur temps ordinaire de la moisson, mais il vint des pluies si fréquentes que l'on eut de la peine à les serrer, et c'est ce qui a fait que le bled a toujours esté d'un prix exorbitant.

On se resouviendra longtemps de l'année 1740, tant pour le rigoureux hyver que pour le pain cher, car on eut dit que Dieu nous avoit envoyé une famine pour fléau du ciel, puisque le pain y a vallu jusqu'à cinq sols la livre et que l'on voyoit les pauvres mourir autant du froid que de la faim; c'estoit deux ennemis à combattre sans armes; je ne parle pas seulement des pauvres mendians, mais des pauvres honteux qui n'osoient pas faire paroître la situation où ils estoient, sans pain, sans bois et sans argent, encore qu'en l'année 1709 nous ayons eu un grand hyver et une famine ensuite, l'argent y estoit commun, les bourgeois faisoient travailler et tout le monde vivoit, quoique à force d'argent; mais en 1740 il n'y avoit point d'ouvrage, point d'argent et le pain cher; encore s'il n'y avoit eu que le pain cher, mais tout l'estoit pareillement, le vin, les pois, fèves, enfin tous les légumes et potages (1) estoient hors de prix. L'eau-de-vie, les huiles, la chandelle et enfin toutes les marchandises estoient augmentées d'un tiers en sus et même de moitié, il n'y avoit que la peine du pauvre misérable qui estoit à bon marché, car il estoit bien tirannisé et surchargé de tailles et de nouveaux impôts.

Il y survint encore de plus de si fréquentes maladies dans les grandes personnes, que les chirurgiens firent bien leur moisson après que les laboureurs eurent serré leurs bleds, et gagnèrent plus que les moissonneurs; mesmes les enfans furent aussi attaqués de la petite vérolle, puisque dans Corbeil il n'en est pas resté un qui ne l'ait eue, aussy bien que dans les environs; il y a eu bien des grandes personnes qui en ont esté attaquées, puisque dans le village de Soisy-sous-Etiolles, il est mort de cette seule maladie de 24 à 25 habitants mariés, en moins de deux mois.

La récolte des bleds estant faite, il y avoit très belles apparences de belles vendanges et de faire de très bons vins, quoyque au

(1) Potages, produits du potager; les gros légumes poussaient plutôt en plein champ.

quinzième de May on n'avoit pas encore vü une boure sortir du cep de vigne, cependant le roisin estoit venu très beau, en quantité et presque en maturité et on esperoit une année entière, mais Dieu qui auroit peut-être esté offensé par l'yvrognerie, qui auroit pu estre plus fréquente qu'à l'ordinaire, nous a seulement fait voir cette belle récolte à faire et preste a vendanger, puisque le jour de saint François, quatrième octobre, il survint une gelée si grande que les roisins qui n'étoient pas encore parfaitement murs, restèrent cuits et en verjus, de sorte qu'il en resta une grande moitié dans les champs, car il estoit impossible d'en rien retirer de celuy qui estoit cuit de la gelée, ny de celuy qui estoit en verjus et qui ne pouvoit plus profiter, attendu que le bois mesme estoit gelé jusque dans la moelle; quant au roisin qui estoit déjà mür, il n'augmentoit pas et mesme il fannoit plustôt sur pied.

L'attente des bons vins fut donc perdue dans un seul jour, et pour recueillir sy peu qu'il y en avoit de bons, il fut assez difficile, puisqu'on estoit obligé de faire du feu dans les vignes pour chauffer les vendangeurs, car ce froid là ne dura pas pour un jour, puisqu'à la saint Martin qu'il y avoit encore des vendanges dans les champs, le roisin estoit si froid et sy transy, que le vin estoit jusqu'à douze jours dans les cuves sans s'eschauffer et qu'il se faisoit sans bouillir. Voyant cela vous devez juger par vous mesmes que ce vin ne pouvoit pas avoir de force ny de couleur, mais bien de la verdeur, et de plus il n'a pas pu s'éclaircir il est resté trouble et nébuleux.

Si les historiens anciens ont remarqué dans les annales et dans les livres historiques les bonnes années et les heureux succès qui sont arrivés sous les règnes des Rois dans les années auxquels ils ont vescu et qu'il ont escrit, ils ont sans doute escrit aussy les facheuses et mauvaises années qui ont passé.

Sy c'est avec raisons qu'ils les ont mises au jour, je ne dois donc rien craindre jusqu'à présent d'avoir mis en lumiere ce que j'ay escrit cy-devant, mais voicy une calamité bien grande, sur laquelle je ne puis passer, sans en donner une description totale, sur le débordement des eaux, qui est pour ainsy dire un déluge universel puisque nous recevons des nouvelles de toutes parts que les rivieres dans toutes les provinces du Royaume de France, mesme des autres Royaumes, sont débordées, et comme le mal d'autruy ne peut nous donner aucun soulagement, c'est pourquoy je ne m'arrestera y qu'à vous parler de la riviere de Seine et de celle d'Es-

tampes, puisque c'est elles qui arrosent cette ville de Corbeil et qui sont les causes des dommages qui sont arrivés et mesme qui ne sont pas encore visibles (1). Il n'est pas estonnant de voir la rivierre de Seine augmenter dans le mois de décembre, mais tous les ans il n'y a pas une augmentation si terrible que celle-cy.

Il est vrai que dès le mois de novembre la rivierre estoit toujours dans son bassin et dans ses berges, elle s'est sous-tenue dans sa hauteur, mais le jour de Saint Nicolas, 6<sup>e</sup> de décembre, elle augmenta dans la nuit mesme de trois pieds de hauteur, de sorte que le coche de Corbeil (2) qui estoit allé à Paris, eut bien de la peine à remonter à Corbeil, à cause que la rivierre avoit monté plus haut que les berges; même sur la chaussée de Petit Bourg, il y en avoit plus d'un pied et demy. C'estoit beaucoup risquer pour les chartiers et les chevaux que de passer par des chemins que l'eau avoit effacés.

La rivierre augmenta de plus en plus jusqu'au 15<sup>me</sup> de décembre, et elle commença à diminuer parce que ce n'estoit que la rivierre d'Yonne qui donnoit cette crüe, comme c'est d'ordinaire que cette rivierre produise ses eaux avant que la Seine y songe. Le jour de Saint Thomas (3), il y avoit bien de la diminution, puisqu'elle estoit rentrée dans ses limittes, mais le lendemain c'estoit tout le contraire, car la rivierre estoit augmentée de quatre pieds et demy dans cette seule nuit, de manière que tous les moulins de Corbeil furent noyés. Le 22 l'eau montoit à vüe d'œil, puisqu'elle passoit sur le pavé de Nagis qui va à Essone. La place de Saint Guenault estoit aussy inondée, puisque M. le procureur du Roy fit amener un batteau pour passer les personnes qui avoient besoin aux envi-

(1) L'inondation de 1740 a fait époque; elle n'a cependant pas causé de grands malheurs comme ses devancières, celle de 1408, par exemple, qui enleva à Paris plusieurs ponts couverts de maisons. Voici ce que dit un historien du temps relativement à cette inondation de 1740: « le 14 décembre, l'eau était à 18 pieds 8 pouces, de sorte qu'elle entrait dans la place de la Greve, jusqu'au milieu de l'arcade de l'Hôtel-de-Ville. Le jour de Noel, elle monta à 24 pieds et le lendemain elle augmenta de 4 pouces et ne monta pas davantage. »

(2) Le coche de Corbeil, qui transportait les voyageurs et les marchandises de Corbeil à Paris et de Paris à Corbeil, était connu sous le nom de Corbillard; anciennement on l'appelait *Corbeillac*, puis *Corbillat*; le nom de Corbillard fut la dernière forme adoptée. On rapporte qu'il fut employé, lors d'une grande épidémie, à transporter les morts, que l'on enterrait nuitamment dans l'île des Cygnes, et que de là vint, dans la suite, le nom de Corbillard donné aux chars funèbres.

(3) 21 décembre.

rons du pont de la manufacture des buffles (1), quoy qu'é cependant, en payant les batteliers, ce n'estoit pas le plus difficile passage, car comme les reverends Pères Recollets estoient submergés dans leur couvent (2), puisque l'eau estoit dans leur jardin et menaçoit d'entrer dans leur sacristie et mesme dans leur cuisine, ils furent obligés de faire déboucher les bresches qui sont faites à ce dessein dans les murs de leur enclos, et ces bresches sont cintrées (3) afin que cela ne fasse pas de plus grands dégâts qu'il ne seroit de besoin pour le passage de l'eau. Ils en avoient débouché de quatre costés, et le courant estoit sy rapide par ces bouches, que les batteliers avoient assez de peine à passer leurs batteaux depuis la grille des Recollets jusqu'au pont de la manufacture, et mesme la rivierre passoit dessus la première vanne qui est au-dessus du dit pont et que ce pont ne pouvoit pas suffire pour le passage de la rivierre, qui découloit par-dessus la digue et venoit se répandre vers les Récollets, dans toutes les maisons du fauxbourg de la porte de Paris (4). Toutes les maisons de ce fauxbourg estoient inondées de plus de quatre pieds de hauteur d'eau et les habitants qui demeuroient dans les bas de ces maisons furent d'obligation de déménager de chez eux, et de monter dans les chambres d'en haut, où ils faisoient leur tripotage avec ceux qui habi-

(1) La manufacture royale des buffles avait été installée à Corbeil par Louis XIV en 1667, pour fabriquer les buffleteries de l'armée: elle occupait les bâtiments où sont actuellement les grands moulins de Corbeil. Dans les fouilles que M. Darblay a fait faire pour les fondations de l'énorme bâtiment qui domine la Seine, on a retrouvé en grand nombre des cornes de buffles, seul vestige qui soit resté de cette importante fabrication.

(2) Le couvent des Récollets occupait à Corbeil un enclos anciennement connu sous le nom du clos du petit Saint-Jean. De nos jours cette propriété a été habitée par M. Magniant, qui fut longtemps Maire de Corbeil sous Louis-Philippe. Ce clos du petit St Jean, situé à l'entrée de la rue des Grandes bordes, avait été donné par la ville, en 1638, aux Récollets, en témoignage de reconnaissance envers ces religieux, qui étaient venus, en cette même année, prodiguer leurs soins aux habitants de Corbeil, décimés par une cruelle épidémie. L'un d'eux paya même de sa vie son dévouement à nos concitoyens, Les Récollets restèrent à Corbeil jusqu'à leur expulsion en 1793.

(3) On voit encore à la base de certains murs des propriétés de Corbeil ces petites voûtes que l'on débouchait lors des inondations, pour donner un libre cours au passage des eaux.

(4) Il s'agit ici du quai en aval de la rive gauche de la Seine, auquel on a maladroitement donné le nom de *l'apport-Paris* qui ne signifie rien, tandis que le nom primitif rappelait la porte qui s'ouvrait à cet endroit sur le chemin de Paris et dont tout ce faubourg avait pris le nom.

toient ces chambres, on a vu jusqu'à quatre et cinq ménages vivre et coucher ensemble, et chacun à son pain, et sy quelques uns d'entre eux en manquoient, les autres leur en fournissoient, mais quelquefois avec répugnance, de crainte d'en manquer eux-mesmes.

Sy les habitants de la porte de Paris estoient déménagés de leur azyle, ceux qui habitoient dans les Bordes n'avoient pas moins à craindre de l'inondation et ils furent obligés, aussy bien qu'eux, de remonter leur ménage dans les greniers et cimaus (1), car c'est la manière de construire ces maisons qui sont bâties de terre, couvertes de chaulme et n'ont qu'un grenier au dessus de la cuisine.

Ces pauvres gens estoient ainsy dans les greniers à faire pauvre chere, puisqu'ils n'avoient rien ou presque rien, et quand mesme ils auroient eu quelques provisions ils n'auroient pu les faire cuire et s'en servir, car l'eau estoit montée jusques dans leurs fours.

Maistre François Pasquier, substitut du procureur du Roy, ayant ouy dire par un marinier nommé Pierre Gautier, dit Monseigneur (2), qu'il auroit esté desja faire un voyage avec son batteau dans les Bordes, pour voir s'il pourroit donner quelque soulagement à ces pauvres gens, et voyant qu'ils n'avoient pas de pain, le dit Maistre François Pasquier achepta vingt-quatre pains de huit livres et se fit conduire par le dit Gautier dans toutes les Bordes, débitant le pain, chacun à proportion des personnes qui estoient dans les maisons, ce qui fut fait encore chaque jour, jusqu'à la délivrance de leur captivité, qui ne fut que le premier jour de l'an 1741, car pour de messe ny d'office pendant toutes les festes de Noël, ils n'ont pas salli les églises.

Mais pendant que je m'amuse a vous représenter la triste situation des habitants des Bordes, je laisse tranquilles les personnes qui attendent des batteliers, pour pouvoir aller à Essonne par le faubourg St Nicolas et qui estoient dans l'obligation de prendre leur passage par derrière le cimetièrre (3) pour s'aller rendre au

(1) Cimaus, vieux mot français qui vient de cime, et signifie lieu élevé.

(2) Alors, plus encore qu'aujourd'hui, les marinièrs de Corbeil avoient chacun leur surnom, sorte de sobriquet sous lequel seulement ils étoient connus et on en arrivait ainsi à oublier leur nom réel.

(3) L'ancien cimetièrre Saint-Nicolas, où l'on inhuma jusqu'en 1832, se trouvait dans l'ancienne rue de la Herse, qui étoit la continuation de la rue Saint-Spire, au delà du mur d'enceinte, car cette dernière, une des plus anciennes de Corbeil, se terminait à la muraille de la ville, qui la fermoit à la hauteur de la maison de

coin du mur de Nagis, car la rivière passoit de plus de trois pieds sur le pavé et prenoit depuis les murs de Nagis jusques au coin du cimetière du costé de la ville, puisque tous les jardins qui sont dans ce faubourg et le cimetière mesme estoient pleins d'eau jusqu'à la porte. Les mariniers avoient assez de peine pour passer les personnes parce qu'il faisoit un froid sy grand que leurs rames et leurs crocs estoient couverts de glace de plus de deux lignes d'épais, et ils ne pouvoient presque pas se soutenir dans leurs bateaux; cela ne laissoit pas que de coûter aux personnes qui avoient besoin de ce costé-là, car ils prenoient deux sols par personne, et je peux assurer que c'estoit de l'argent bien gagné.

La veille de Noël, l'eau fut à son plus haut degré, puisqu'elle monta jusque dans l'église Saint-Spire; il y en avoit sous le clocher dès l'heure de midy, de façon qu'on ne pût pas sonner les cloches pour la solemnité de la feste de Noël. Sur les cinq heures du soir, elle s'estoit avancée dans la nef jusqu'aux marches de la grille du chœur, et sy elle eut augmenté encore de dix pouces de plus, elle auroit été aussy haute qu'en l'année 1711.

On ne sçavoit s'il seroit possible que le R. P. Aubin, Jacobin, prédicateur qui preschoit l'avent cette année-là, put prescher le jour de Noël à Saint-Spire, comme c'est la coutume, ou s'il prescheroit à Nostre-Dame, mais comme MM. les chanoines sont fort

M. Laroche, architecte, dans le jardin duquel on en voit encore des restes. Ce cimetière occupait l'espace compris entre la rue des Fossés et la maison Léger d'une part, de l'autre entre ladite rue de la Herse et les terrains de la Quarantaine. Les chantiers Drapier, Blondeau et d'autres propriétés encore se trouvent aujourd'hui sur l'emplacement où ont si longtemps reposé nos pères. La rue Saint-Nicolas a été ouverte au travers de ce cimetière qui entourait jadis l'église Saint-Nicolas, détruite pendant la Ligue, pour les besoins de la défense de Corbeil, dont elle dominait les murailles. Après les délais exigés par la loi, la ville vendit les terrains du cimetière Saint-Nicolas, les familles qui y possédaient des concessions de terrain, firent transporter au cimetière actuel les restes de leurs parents; tous les autres ossements y furent également conduits et réunis dans une fosse commune que surmonte un monument que l'on peut encore voir aujourd'hui. Il se passa à ce sujet un fait assez étrange. ces ossements étaient transportés soir et matin au moyen de deux charrettes recouvertes de bâches noires et, après le transport du soir, les ouvriers chargeaient de nouveau ces deux voitures, afin qu'elles fussent toutes prêtes à être emmenées sans retard le lendemain de bon matin selon l'habitude. Un soir, elles furent chargées comme de coutume et le lendemain, quand les ouvriers vinrent pour accomplir leur ténébreux transport quotidien, ces ossements avaient été volés pendant la nuit, et l'enquête à laquelle il fut procédé ne put rien faire découvrir.

jaloux de leurs droits, ils avoient résolu qu'ils feroient poser des planches pour pouvoir faire entrer les auditeurs dans le chœur, et que le Prédicateur prescheroit dans un fauteuil proche de l'autel, mais pendant la nuit de Noël, la rivière se trouva diminuée de quelque chose, de façon que l'eau s'estoit retirée de dedans la nef, du moins il y avoit quelques endroits de secs et le sermon fut presché comme à l'ordinaire. Cela n'empescha pas que le Prédicateur ne mouillat ses pieds pour aller gagner l'escalier de la chaire, et comme tous les habitants ne pouvoient pas assister à ce sermon, à cause que l'eau ne laissoit pas que de tenir la place de bien des personnes dans l'Eglise de Saint-Spire, le mesme Prédicateur prescha aussy à Notre-Dame après les vespres pour faciliter les paroisiens qui n'avoient pas pu assister au sermon de Saint Spire. La rivière donc diminua pendant les festes de Noël de huit pieds de hauteur.

Sy la rivière estoit dans l'église Saint-Spire, elle pouvoit bien estre dans celle de Saint Jean en l'isle, puisque tous les prez estoient couverts et que les batteaux passoient dedans pour aller de Nagis jusqu'aux Bordes, sans rien trouver qui les pût arrester et empescher le passage.

Je ne me suis encore occupé qu'à vous parler de ce qui se passoit du costé de la Beausse et du Gastinois (1), il est bon que je vous explique ce qui se passa du costé de la Brie, dans les fauxbourgs de Saint Jacques et de Saint Léonard, principalement dans la pêcherie (2).

*(A suivre).*

(1) Corbeil était situé autrefois dans l'ancienne province de l'Ile de France, sauf la partie sud, les Bordes, etc., qui appartenaient au Gâtinais, subdivision de la Beauce; les quartiers à partir du pont, en allant vers la porte de Paris dépendaient du Hurepoix, dont Dourdan était la capitale, et toute la rive droite de la Seine, c'est-à-dire les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Léonard se rattachaient à la Brie; le Hurepoix et la Brie étaient eux-mêmes des subdivisions de l'Ile de France.

(2) Ainsi qu'il a été dit avant le commencement de ce récit, ce journal est incomplet et ici s'arrête brusquement la relation de l'inondation de 1740; cette lacune est particulièrement regrettable, car les détails de l'inondation dans la Pêcherie que l'auteur s'appretait à donner, eussent été très intéressants, ce quartier étant le plus bas de la ville et par conséquent le plus exposé aux ravages des eaux; tout le monde sait, en effet, que le sol de la Pêcherie a été à bien des reprises, exhaussé; que devait-il donc être en 1740? Cet arrêt subit dans la narration ne concerne que ce qui a trait à l'inondation, mais notre journal contient encore d'autres faits intéressants.